

## De l'Évangile de saint Luc (chap. 4, 1-13)

Jésus, rempli d'Esprit Saint, revint du Jourdain, et il était mené par l'Esprit à travers le désert durant quarante jours, tenté par le diable. Il ne mangea rien en ces jours-là et, quand ils furent écoulés, il eut faim. Le diable lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, dis à cette pierre qu'elle devienne du pain. » Et Jésus lui répondit : « Il est écrit : *Ce n'est pas de pain seul que vivra l'homme.* »

L'emmenant plus haut, le diable lui montra en un instant tous les royaumes de l'univers et lui dit : « Je te donnerai tout ce pouvoir et la gloire de ces royaumes, car elle m'a été livrée, et je la donne à qui je veux. Toi donc, si tu te prosternes devant moi, elle t'appartiendra tout entière. » Et Jésus lui dit : « Il est écrit : *Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et à lui seul tu rendras un culte.* »

Puis il le mena à Jérusalem, le plaça sur le pinacle du Temple et lui dit : « Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas ; car il est écrit :

*Il donnera pour toi des ordres à ses anges,  
afin qu'ils te gardent.*

Et encore :  
*Sur leurs mains, ils te porteront,  
de peur que tu ne heurtes du pied quelque pierre. »*

Mais Jésus lui répondit : « Il est dit :  
*Tu ne tenteras pas le Seigneur, ton Dieu. »*

Ayant ainsi épuisé toute tentation, le diable s'éloigna de lui jusqu'au moment favorable.

Thévenot, Xavier, « Conflit de conditions filiales. Les tentations de Jésus », *La Vie spirituelle*, 151 (1997) 7-15.

## Conflit de conditions filiales *Les tentations de Jésus*

Le récit des tentations de Jésus en l'évangile de Luc (Lc 4, 1-13) fait partie de ces textes qui, sous une apparente simplicité, recèlent une richesse théologique étonnante. S'exposer à son contenu, c'est, à coup sûr, en recevoir un « soi plus vaste<sup>1</sup> », tant au plan éthique qu'au plan spirituel. Je voudrais le faire pressentir en livrant ici le fruit d'une herméneutique privilégiant, non pas l'exégèse historico-critique, mais une approche anthropologique.

À elle seule, la place du texte dans l'évangile s'avère déjà signifiante. Les tentations sont en effet précédées par les récits d'enfance. Or ces derniers se terminent par l'épisode de Jésus adolescent au milieu des docteurs, répondant à ses parents angoissés : « Ne saviez-vous pas que je dois être aux affaires de mon Père ? » (Lc 2, 49.) C'est la toute première parole de Jésus dans l'évangile de Luc. La dernière de sa vie terrestre étant la prière d'abandon sur la croix : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23, 46).

Ainsi, Luc place toute l'existence de Jésus, depuis l'époque enthousiaste de son adolescence jusqu'au drame terrifiant de la crucifixion, sous le signe de l'accomplissement de la volonté du Père. Il n'est donc pas étonnant que le récit des tentations mette en scène une épreuve qui porte précisément sur la façon d'assumer la condition filiale : « Si tu es fils de Dieu, alors... » (v. 3, 9). Il en est comme si Jésus, avant de débiter sa vie publique et d'enseigner à partir de la Parole de son Père (Lc 4, 14-37), devait d'abord être soumis à une « épreuve de vérité » : son existence est-elle bien structurée suivant la loi de ce Père dont il témoigne, et suivant l'ordre symbolique qu'elle établit ?

Épreuve d'autant plus compréhensible que l'évangile vient de rapporter le baptême par Jean. Dans ce récit, Jésus est montré

comme ayant ressenti, en sa plénitude, le lien d'intimité qui l'attache à son Père : « Tu es mon Fils bien-aimé, tu as toute ma faveur » (Lc 3, 21-22). Or l'on sait combien toute expérience de plénitude peut faire le jeu de l'illusion, si elle n'est pas confrontée suffisamment au réel et à l'ordre symbolique qui structure les relations sociales. Le vécu intense du baptême risque donc d'inviter Jésus à refuser la condition humaine habituelle et les médiations que celle-ci implique. C'est pourquoi Luc prend bien soin d'exposer, aussitôt après cet épisode, la généalogie humaine de Jésus. Il déroule à cet effet une longue liste de personnages, qui se termine par deux expressions : « Fils d'Adam, fils de Dieu » (Lc 3, 38).

Voilà donc le lien filial<sup>2</sup> de Jésus présenté comme indissociable de son lien filial humain, avec tout ce que celui-ci implique comme acceptation de la différence des générations et comme reconnaissance des failles des ancêtres. Le Christ est pleinement fils de Dieu en étant tout autant pleinement fils des hommes, affirme cette liste généalogique. C'est précisément la dissociation et l'opposition fallacieuses de ces deux conditions filiales que va essayer d'introduire celui qui, dans le récit, représente le contraire de l'ordre symbolique, à savoir le diable<sup>3</sup>. L'évangile suggère ainsi que la « grande affaire » de notre vie est de veiller à bien assumer, à la suite du Christ, cette double filiation humaine et divine, et qu'une telle affaire constitue le passage obligé d'un authentique témoignage du Royaume de Dieu. Le commentaire du récit, verset par verset, aidera à mieux le percevoir.

*« Jésus, rempli de l'Esprit Saint, revint des bords du Jourdain, et fut conduit par l'Esprit à travers le désert » (v. 1).*

L'Esprit a donné à Jésus, lors du baptême, de ressentir avec une extrême intensité le lien spécifique d'amour qui le lie à son Père. Lien sur lequel il ne cessera de s'appuyer pour parler du Royaume, et pour affronter les oppositions, puis la persécution, que déclenchent sa prédication et sa conduite. Lien qui sera certes soumis à l'épreuve jusqu'à sa racine, lors des horribles tourments de la Passion, mais qui subsistera toujours.

Cependant, l'Esprit sait que l'expérience de la plénitude, fût-elle d'ordre religieux, ne saurait permettre, à elle seule, d'assumer de façon saine l'être filial. C'est pourquoi il conduit Jésus au désert, là où l'expérience du manque est prédominante : manque

de présence humaine, manque de nourriture et de boisson, manque de possibles « divertissements<sup>4</sup> ». La qualité de la profondeur de l'être du Fils ne peut alors qu'être fortement éprouvée. Il va devoir se situer de façon encore plus aimante devant le Père et devant les hommes.

*« Pendant quarante jours, il fut tenté par le diable » (v. 2).*

Par le nombre quarante, le récit fait certes allusion aux quarante années de traversée du désert par le peuple hébreu après la sortie d'Égypte, indiquant ainsi que Jésus est le nouveau Moïse. Mais ce nombre suggère aussi que l'épreuve du Christ n'a pas été passagère, mais de longue durée.

On sait qu'il est relativement facile de tenir bon dans une zone de turbulences, même intenses, quand la traversée est brève. Par contre, quand celle-ci se prolonge, on ne peut plus « se divertir » et faire semblant d'ignorer les questions de fond posées par la souffrance intérieure. On est amené, de gré ou de force, à regarder avec lucidité qui l'on est et ce que l'on désire vraiment. Mais comme on n'aime pas spontanément de telles « opérations-vérité », on commence souvent par puiser dans la réserve des illusions intérieures qui colmatent tant bien que mal la brèche ouverte par l'expérience nouvelle de la finitude, qui se produit là. On est alors tenté de céder à leur séduction, plutôt que d'assumer le réel. Telle est bien l'expérience que nous présente Luc : le diable, c'est-à-dire le diviseur, présente à Jésus toutes les formes possibles de fuite de l'ordre symbolique établi par Dieu, cet ordre qui maintient dans l'unité son être doublement filial.

*« Jésus ne mangea rien durant ces jours-là et, lorsqu'ils furent écoulés, il eut faim » (v. 2).*

Il est étonnant que Jésus doive attendre quarante jours pour avoir faim. Et pourtant, il y a là une notation d'une grande justesse. Quand on est habité par un idéal très élevé et très puissant, on peut s'en nourrir si avidement que les besoins du corps se font oublier<sup>5</sup>. Les grévistes de la faim en sont une preuve vivante. Cependant, un tel déni de la finitude, par déni de la dimension corporelle, ne peut jamais se prolonger outre mesure. Le corps finit toujours par rappeler à l'ordre celui qui le néglige. C'est un thème bien connu de la littérature spirituelle : l'excès d'ascèse conduit à la tentation. Pascal l'a énoncé dans un aphorisme célèbre : « Qui veut faire l'ange, fait la bête ! »

« *Le diable lui dit alors : "Si tu es le Fils de Dieu, ordonne à cette pierre de se changer en pain" » (v. 3).*

La tentation prend racine dans ce qui constitue la réalité la plus fondamentale de Jésus : sa filialité, et sa filialité divine. Ce qui normalement est source de grande paix, à savoir le fait d'être fils de Dieu, c'est précisément cela que la tentation cherche à pervertir et transforme en source de division intérieure. La filialité divine est mise en avant par le diable, non pas pour conforter le Christ dans la confiance en son Père, mais bien pour l'inviter à refuser la finitude humaine qui est le lieu où se déploient en vérité les liens d'amour entre Dieu et l'homme.

Ensuite, cette première tentation porte sur l'usage d'une zone du corps qui renvoie aux expériences et identifications les plus archaïques, à savoir la zone orale. On retrouve là un thème biblique présent dès le troisième chapitre de la Genèse, qui met en scène la première tentation d'Adam : « Si vous *mangez* du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal, vos yeux s'ouvriront. »

Les tentations les plus fortes sont celles qui s'enracinent dans l'archaïque de la personnalité<sup>6</sup> et qui réveillent le fantasme de la toute-puissance. À l'inverse, les guérisons les plus solides sont celles qui réinstaurent un bon rapport à l'oralité archaïque et qui promeuvent la reconnaissance de la finitude sous l'égide d'une alliance. Telle est la guérison à laquelle conduit l'eucharistie qui, on le sait, est à la fois un repas, une célébration de l'alliance, et un mémorial de la kénose du Christ en qui s'est déployée et continuée à se déployer la puissance de la Résurrection.

Enfin, cette tentation est semblable à celle que fait naître le serpent au jardin d'Éden : elle déploie une fausse image de Dieu dans le but d'amener à dénier la condition de créature. Le serpent, en Gn 3, 5, donnait à croire que l'homme pouvait se faire l'égal des dieux supposés disposer de la toute-puissance : « Vos yeux s'ouvriront, et vous serez comme des dieux. » Le diable, en Lc 4, donne à penser qu'être fils de Dieu permet de faire l'économie des limites de l'homme et de la résistance du réel. En effet, il invite Jésus à utiliser magiquement sa parole pour transformer des pierres en pain. Action prodigieuse qui jouerait à mimer orgueilleusement la puissance créatrice de Dieu, capable de transformer par la Parole un tohu-bohu en un univers cosmique et humain ordonné (Gn 1).

De plus, une telle invitation donne à croire qu'être fils de Dieu dispense de mettre en œuvre les médiations humaines, puisque, pour se procurer du pain, il faut normalement en passer par le travail et les médiations sociales (économiques, politiques, etc.<sup>7</sup>). Céder à la tentation conduirait Jésus, en son humanité, à s'enfermer dans son quant-à-soi, au lieu d'ouvrir sa vie, en Dieu, au champ de la communication sociale.

« *Mais Jésus lui répliqua : "Il est écrit : l'homme ne vit pas seulement de pain" » (v. 4).*

Jésus repousse la tentation. Mais il ne répond pas au tentateur en disant : « Je ne veux pas. » Dans chacune de ses répliques au diable, il invoque la loi de Dieu, son Père : « Il est écrit, il est dit. » Pour faire face aux pièges du diabolique, Jésus ne fait pas appel de façon intimiste à sa seule expérience, mais se remet sous la loi de l'alliance, qui règle un ordre symbolique. Admirable leçon !

Toutefois, la première réponse de Jésus laisse planer un certain doute sur la vigueur de son refus de la tentation. Certes, Jésus remet son être sous la loi structurante de son Père, mais la citation du Deutéronome, « l'homme ne vit pas seulement de pain » (Dt 8, 3), ne répond pas vraiment à la pointe de la sollicitation diabolique. Car après tout, il serait normal et sain de manger après quarante jours de jeûne. Le Père ne demande pas des exploits dignes d'un fakir !

La réponse de Jésus peut donc être entendue comme étant encore trop dans la logique d'une quête d'un idéal impossible : « Je peux, malgré les quarante jours, me passer encore de pain. Ce "qui sort de la bouche de Dieu" [Dt 8, 3] me suffit ! » Le récit est donc d'une grande cohérence quand il décrit le diable emmenant plus haut le Christ – qui ne semble pas opposer de résistance – afin de le tenter une deuxième fois. « Toujours plus haut, même si cela devient inhumain », n'est-ce pas là le piège classique dans lequel tombent de nombreux chercheurs de Dieu ?

« *L'emmenant plus haut, le diable lui fit voir en un instant tous les royaumes de l'univers, et lui dit : "Je te donnerai toute la gloire et la puissance de ces royaumes, car elle m'a été remise, et je la donne à qui je veux" » (v. 5-6).*

Le propre du diabolique est de promettre de nous arracher à notre condition humaine, qui veut que nous ayons « les pieds sur terre », pour nous faire voler dans des hauteurs fallacieuses. C'est

une telle promesse qui constitue le cœur de la deuxième tentation. Le moi idéal avec ses fantasmes d'être au-dessus du temps (« en un instant »), et d'avoir la toute-puissance (v. 6) est spécialement sollicité par le diable. De plus, cela se passe dans le mensonge ; ce qui permet au tentateur de donner à croire qu'il a reçu – il ne dit pas de qui – puissance et gloire ; et, plus encore, qu'il est apte à les transmettre à qui il veut ! Qui ne serait pas ébranlé devant une telle sollicitation ? D'autant plus qu'elle touche une deuxième zone du corps, qui intervient également de façon très précoce dans la structuration du sujet : les yeux<sup>8</sup>. Le diable, comme le serpent en Gn 3, sollicite le regard, et le regard sur soi-même paré de gloire et de puissance<sup>9</sup> ! Narcisse est là !

« Si donc tu te prosternes devant moi, elle t'appartiendra tout entière » (v. 7).

Le diable, ou l'idole, demande toujours que l'on se couche à ses pieds. La liberté d'agir devient ainsi nulle. Se prosterner devant son moi idéal, érigé en idole, conduit à l'immobilisme. Ce qui était censé mener sur les sommets enfonce dans les profondeurs du dépit envers soi-même, et empêche d'inventer sa propre histoire.

Au contraire, le Dieu qui se révèle dans l'Écriture invite à marcher humblement avec lui (Mi 6, 8) et, du coup, à ouvrir une histoire de libération toujours nouvelle (Ex 20, 2). Bien plus, dans le récit d'Emmaüs (Lc 24, 13-35), Luc fera comprendre que c'est le Christ ressuscité lui-même qui prend l'initiative de marcher humblement avec les deux compagnons, victimes d'avoir imaginé le Messie comme quelqu'un qui promettait la même chose que le diable : sur cette terre, un royaume de puissance et de gloire.

« Mais Jésus lui répliqua : "Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu, et c'est à lui seul que tu rendras un culte" » (v. 8).

Une fois encore, Jésus repousse la tentation en invoquant l'autorité de ce qui fait loi pour la foi : l'Écriture. Il se réfère à un passage essentiel du Deutéronome (Dt 6, 13 s.), qui interdit de rendre un culte aux idoles ; que celles-ci soient de métal ou de mental, peut-on ajouter<sup>10</sup>. Seul le Seigneur de liberté mérite un culte, car seul il n'aliène pas. Cette fois-ci, la réplique de Jésus touche le centre de l'argumentation du diable. Mais celui-ci dispose encore d'une arme, la plus redoutable qui soit : l'invocation perverse de l'Écriture !

« Puis le diable le conduisit à Jérusalem, le plaça sur le faite du temple... » (v. 9a).

Tous les lieux sont utilisés pour tenter de déstabiliser Jésus. Le récit a déjà présenté les plaines désertiques et les sommets les plus hauts. Voici maintenant la ville, et pas n'importe laquelle : Jérusalem, la ville sainte par excellence, dont l'histoire ne peut pas ne pas rappeler l'alliance que Dieu a proposée à son peuple.

Mais, plus fort encore : le diable installe Jésus, au centre de la ville, sur le faite du Temple, l'édifice religieux par excellence, où l'on rencontre Dieu par le mode de la prière et des sacrifices.

Bel avertissement du récit : aucun lieu et aucun privilège religieux ne protègent de la tentation. Bien plus, les lieux les plus sacrés peuvent devenir occasions d'une épreuve spirituelle grave !

«... et le diable lui dit : "Si tu es Fils de Dieu, jette-toi d'ici en bas" ; car il est écrit : "Il donnera pour toi des ordres à ses anges afin qu'ils te gardent" ; et encore : "Ils te porteront dans leurs mains de peur que ton pied ne heurte quelque pierre" » (v. 9b-11).

Le diable propose ici de faire l'économie de ce qui est le signe le plus net de la finitude humaine : la mort. Car enfin, se jeter dans le vide depuis le faite du Temple, c'est à coup sûr se tuer ! Plus encore, le tentateur utilise une stratégie perverse : il invoque la loi pour dénier ce qu'instaure la loi<sup>11</sup> ; c'est-à-dire qu'il invoque à son tour l'Écriture pour inviter à une conduite contraire à ce que demande globalement l'Écriture : en et avec Dieu, aimer sa condition de créature humaine. Le Psaume 91 est cité pour provoquer chez Jésus le déni de la mort, ainsi que l'utilisation, magique et purement spectaculaire, de la protection divine. Ainsi, même l'Écriture peut devenir occasion de tentation. Grande finesse du récit : on n'est pas allé jusqu'à l'extrême de l'épreuve tant qu'on n'a pas été tenté par un mauvais usage de la Parole de Dieu elle-même<sup>12</sup> !

« Mais Jésus lui répliqua : il est dit : "tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu" » (v. 12).

Malgré la stratégie perverse du tentateur, Jésus tient bon et continue à invoquer la Parole de Dieu, en se référant à un passage du Deutéronome (Dt 6, 16) qui rapporte un épisode où Yahvé, lui-même, a été mis à l'épreuve par le peuple d'Israël. Le Christ for-

mule ainsi une réplique qui apparaît, cette fois-ci, claire et sans appel, et qui congédie fermement le diable : « Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu ! »

Cependant, cette réplique comprend, de façon cachée, une sorte de surplus de sens. En effet, selon le récit, qui est en train d'être tenté ? Jésus ! La réplique déclare donc indirectement que celui-ci est Seigneur et Dieu. Il en est comme si elle affirmait que Jésus, ayant pleinement assumé à la fois sa condition filiale humaine et sa condition filiale divine, pouvait désormais recevoir le nom de son Père : Seigneur Dieu. Luc réfléchit suivant la même logique que l'hymne de l'épître aux Philippiens (Ph 2, 6-11).

« Ayant ainsi épuisé toutes les formes de la tentation, le diable s'éloigna de lui, pour revenir au temps marqué » (v. 13).

Ainsi, toutes les formes de la tentation ont sollicité Jésus : mauvais usage des privilèges religieux, refus de l'ordre symbolique instauré par l'alliance, rejet des médiations, vœu de toute-puissance, déni de la temporalité et de la mort, recours pervers à l'Écriture, désir fallacieux de prodiges religieux, ascèse excessive... Cependant, au milieu de toutes ces sollicitations malsaines, Jésus a continué à vivre pleinement sa condition de fils bien-aimé de Dieu. C'est pourquoi il nous apparaît si profondément humain, d'une humanité qui, certes, lui semble parfois dure à assumer, en raison de la finitude qu'elle impose, mais d'une humanité dont Luc a réussi à faire percevoir toute l'authenticité.

La finale du texte est d'un grand réalisme. Elle ne laisse pas croire que Jésus a repoussé une fois pour toutes les tentations, et que désormais le « Fils bien-aimé » ne connaîtra plus les batailles contre les désirs de refuser la condition filiale. Le diable, conclut le récit, s'éloigne, mais seulement « jusqu'au temps marqué ». Jésus va, en effet, connaître de nouveaux affrontements, proprement terrifiants, avec le mal, tel celui décrit, à la fin de la vie publique, au mont des Oliviers, juste avant son arrestation (Lc 22, 39-46).

Que d'humanité et que de divinité dans ce récit ! C'est pourquoi le chrétien gagne tant à le méditer inlassablement. Il y trouve un visage de Jésus qui, habité par l'Esprit, connaît jusqu'à l'intime les difficultés de chacun de nous pour assumer dans la fidélité à la Parole du Père la condition filiale divine, la finitude humaine, et l'ordre symbolique de l'alliance.

Qui peut ne pas se sentir attiré, compris et accueilli par un tel Sauveur ?

Xavier Thévenot,  
Institut catholique de Paris.

#### NOTES

1. Expression de Paul Ricœur, *Du texte à l'action*, Éd. du Seuil, 1986, p. 117.
2. La filiation divine, chez le Christ, vient de ce qu'il « est né de Dieu, non pas créé, de même nature que le Père ». Chez l'être humain, elle est seulement adoptive. Je laisse aux exégètes le soin d'affirmer si, dans ce récit de Luc, l'expression « fils de Dieu » doit ou non être entendue au sens où l'emploie le concile de Nicée. De toute façon, le récit affirme, au minimum, que le croyant est fils de Dieu.
3. Rappelons que *diabolique* et *symbolique* sont, selon l'étymologie, deux termes antinomiques. Je laisse aux biblistes le soin de dire si, dans ce récit, le diable est présenté comme un être réellement existant, ou si, au contraire, il est seulement une sorte de métaphore du mal à l'œuvre dans le monde.
4. Au sens où Pascal utilise ce mot.
5. Le sujet trouve un renforcement de son omnipotence infantile en « nourrissant » son moi idéal.
6. La zone orale est, selon les psychanalystes, un siège très archaïque d'édification de la personnalité.
7. Cette tentation de faire l'économie des médiations me semble particulièrement présente dans certains propos spirituels du genre : « Tu es angoissé. Tu n'as qu'à prier, et cela s'arrangera ! » C'est faire fi de la consistance propre de l'angoisse qui relève tout autant d'une biochimie dérégulée, de difficultés psychiques ou/et sociales, que d'une position fautive envers Dieu. Un juste conseil serait : « Prie pour que Dieu te donne de mettre en œuvre les bonnes médiations médicales, psychiques, sociales, qui atténueront ou feront disparaître ton angoisse. »
8. Voir, à ce propos, T. Todorov, *La Vie commune*, Éd. du Seuil, 1995.
9. Le Ressuscité, lui, sollicitera le regard sur ses plaies. Celles-ci sont le signe qu'il a partagé la condition humaine, en toutes choses, excepté le péché (He 4).
10. Suivant la belle formule de Jean Anselmi.
11. À savoir la reconnaissance de l'ordre symbolique et de la finitude.
12. On voit que ce récit nous interroge sur notre usage de la Bible. Il peut être « diabolique » quand les versets sont utilisés hors de leurs liens à l'ensemble de l'Écriture.